

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 34

Artikel: Les délégués du Freiamt et le général Masséna : [suite]
Autor: Frei, J. / Reitzel, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182381>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

laient leur ardeur. Cependant, comme les jours ont tourné et deviennent courts, nos tireurs n'eurent pas le temps de moissonner toute cette argenterie, et sept prix furent tirés au sort pour en finir avec ce surcroît de ressources, chose rare par le temps qui court.

Le soir, un charmant banquet réunissait la joyeuse compagnie. Jamais nous ne vîmes autant de têtes si soigneusement coiffées, jamais autant d'accroche-coeurs et de mèches agaçantes. Aussi les épouses des convives, émues et justement inquiètes à la vue de ces charmes séducteurs, crurent-elles devoir leur tenir fidèlement compagnie jusqu'au moment de la rentrée au logis. Une excellente musique jouait dans le jardin, tandis que les orateurs du banquet s'en donnaient à cœur joie sur tout ce qui pouvait se rattacher à leur profession. Des délégués de Genève doués, nous dit-on, d'une admirable facilité de parole, apportèrent une grande part de gaîté dans cette fête qui prit ainsi le caractère intercantonal. Elle deviendra sans doute fédérale et fera bientôt la barbe à toutes les autres. L. M.

Denise.

Elle était belle, Denise ;
Farouche, à ce qu'on disait,
Mais ma bague lui plaisait,
Et pour moins l'on s'humanise.
Un jour sous un cerisier,
Je la vis toute seulette ;
Sur la branche, une fauvette
Bavardait à plein gosier.

Au bruit de mes pas, Denise
Se leva, l'air tout tremblant ;
La fauvette en s'envolant
Fit tomber une cerise.

J'en vis d'autres, là et là,
Rouges parmi l'herbe verte,
Et j'aperçus, entr'ouverte,
Sa bouche qui me troubla.

Sous un rayon, l'améthyste
A mon doigt étincelait ;
Denise la contemplait
D'un long regard doux et triste.

— Elle te plait donc toujours ?
Lui dis-je, prends-la, ma belle...
Et je vis dans sa prunelle
Des caresses de velours...

— « Mais il faut que, sans colère,
» Tu me donnes à l'instant
» Cinq ou six baisers — autant
» Que de cerises par terre. »

Vers son rateau bravement,
Elle courut, empressée ;
Je crus l'avoir offensée,
Et m'en allai tristement.

Mais voici qu'elle m'imploré
D'un accent gonflé d'emoi ;
— « Oh ! dit-elle, attendez-moi !
» Je vais en abattre encore ! »

Les délégués du Freiamt et le général Masséna.

(D'après J. Frei, trad. par A. Reitzel.)

II

Il est rare que le berger conserve le sang-froid et la prudence quand le loup répand le trouble et la frayeur au milieu du troupeau, néanmoins les habitants de Bünzen avaient un président intelligent et circonspect. Cet homme étant le plus riche du village, on le regardait naturellement comme le plus sage, aussi s'appelait-il Pierre Wohlrath, c'est-à-dire Bon-Conseil. Le jour même de l'arrivée des pontons, il convoqua une assemblée générale des bourgeois pour délibérer sur la situation où se trouvait la patrie. La seule invitation à cette assemblée, faite par le Hollandais, suffisait pour jeter un rayon d'espérance dans maint cœur soucieux et angoissé. Tout le monde avait le pressentiment que le digne président avait découvert quelque moyen de salut.

Cet espoir ne devait pas être déçu. Pierre Wohlrath adressa un long et émouvant discours à l'assemblée, composée non-seulement de tous les citoyens de la commune, mais encore de leurs femmes et de leurs enfants. Il peignit le danger qui planait sur le village, disant que les premières notions de l'art militaire indiquaient qu'une grande bataille allait se livrer à Bünzen ; que la chose était du reste suffisamment prouvée par les pontons et que certainement le village allait être livré à la destruction.

Sortie d'une bouche officielle, cette confirmation des craintes de tous ne put manquer de faire une impression terrible sur les assistants ; mais l'orateur, sachant calculer ses effets, fit une longue pause, pour laisser à ses paroles le temps de produire tout ce qu'il en attendait. Grandes furent les lamentations de tout le monde et plus d'une voix s'écriait : Monsieur le président, vous ne laisserez pas ce malheur s'accomplir !

Alors Pierre Wohlrath leva lentement la tête et reprit d'un ton réfléchi : Oui, c'est aussi mon opinion, il ne faut pas laisser ce malheur s'accomplir. Mais comment faire ?... Puis l'orateur fit une nouvelle pause. Toutes les têtes se relevèrent, tous les yeux se fixèrent sur lui.

— Je crois avoir trouvé un moyen, continua enfin le digne président. Nous enverrons une députation au général en chef pour le supplier de livrer bataille à un autre endroit. Voilà mon opinion.

Tout le monde se regarda, plein d'étonnement et d'admiration. C'était bien cela ; ce moyen de salut était si simple, et pourtant personne n'y avait songé que le président. Honteux d'avoir été si bornés et admirant la sagesse de leur magistrat, les assistants restèrent un moment muets, puis se livrèrent aux

applaudissements les plus enthousiastes. Séance tenante, le président et le maître d'école furent délégués auprès du général Masséna.

Le lendemain, à la pointe du jour, tout le village était assemblé devant la maison de Wohlratz pour exprimer aux députés les vœux les plus chaleureux pour la réussite de leur mission. Ceux-ci prirent avec dignité le chemin de Bremgarten. Le président portait dans un bissac, suspendu à l'épaule, deux respectables jambons qu'il avait su sauver des mains des soldats qui avaient déjà plus d'une fois réquisitionné le village. Le maître d'école, de son côté, portait dans un petit sac une certaine quantité d'excellentes poires sèches. On se souvenait encore très bien que, du temps des baillis, les jambons et d'autres choses semblables, avaient souvent rendu de bons services quand il s'agissait d'une demande quelconque. Mais plus ils avançaient, plus ils se sentaient embarrassés quant au choix des autres moyens pour arriver au but.

A peine avaient-ils marché un quart-d'heure que le président, qui avait pourtant une jolie dose d'ambition, aurait déjà été disposé à céder au maître d'école l'honneur d'adresser la parole au général en chef. Le maître d'école s'y refusait avec la modestie qui convenait à sa position sociale. La discussion à ce sujet devenait de plus en plus animée, lorsqu'ils entendirent derrière eux un bruit de pas qui s'approchait rapidement. Celui qui les suivait n'était autre que le petit hollandais, garçon d'environ douze à quatorze ans, fils du guet.

— Que fais-tu par là, Steffele (petit Etienne) ? lui demanda le maître d'école en lui lançant un regard sévère par-dessous son tricorne.

— Excusez, dit le garçon, dont on remarquait le regard intelligent, je voudrais aller avec vous à Bremgarten, voir le général.

— Quoi ! petit vaurien ! s'écria le premier député en colère, retourne sur-le-champ à la maison, si tu ne veux pas, en guise de déjeuner, une volée de coups de bâton. — Et déjà il levait son gourdin noueux. Le garçon recula de quelques pas et après avoir réfléchi un instant : « Monsieur, dit-il, permettez-moi seulement de vous accompagner, je pourrai porter votre sac, qui me semble assez lourd ; alors j'attendrai sur le pont que le général vienne à passer. »

Cette proposition semblait assez acceptable au seigneur du village et le second député s'empressa de la favoriser. Le maître d'école avait réfléchi que la présence du garçon empêcherait le président de le presser davantage d'accepter la charge de porter la parole devant le général.

— Qui sait ? dit l'instituteur. Le garçon a bonne langue, et il a déjà appris bien des mots français avec les soldats ; peut-être il pourrait nous être utile auprès des sentinelles ou autrement. Il peut bien faire route avec nous.

Le président, ne trouvant pas d'objection plausible, posa le sac sur les épaules du petit hollandais et l'on se remit en marche ; d'abord les deux dé-

putés, d'un air grave et sérieux et d'un pas mesuré ; derrière eux, le garçon, ne pouvant s'empêcher de faire quelques cabrioles malgré le fardeau qu'il portait.

Il faisait à peine jour lorsque la députation descendit de la forêt qui entoure Bremgarten. Le brouillard d'automne, inondé de rayons, se trainait encore sur la Reuss et en marquait toutes les sinuosités, tandis que de petits nuages légers flottaient autour de la pointe des clochers de l'antique petite ville et des tourelles du vieux couvent. Mais dans les rues il y avait déjà un bruit, un vacarme indescriptible. Des cavaliers au plumet rouge galopaient sur le pont de bois de la Reuss, faisant retentir et trembler la vieille charpente jusque dans ses fondements ; plus loin, la rue fourmillait d'infanterie à bonnets à poil ; et devant le *Cerf*, où logeait le général en chef, stationnaient de nombreux soldats. Les cavaliers qui arrivaient laissaient là leurs chevaux fumants et montaient rapidement les escaliers de pierre conduisant vers la porte principale de l'hôtel.

(A suivre.)

Petit dictionnaire patois.

SENO. — Grelot, clochette, sonnette. — On appelait *seno* la maison de force de Berne, parce que, longtemps encore après son établissement, les forçats portaient une sonnette à leur collier de fer : *L'a étâ au seno*, il a été à la maison de force. On disait aussi *chalver*, de l'allemand *schellenwerk*. Chalver se dit encore pour la maison pénitentiaire de Lausanne.

TSAUSSE. — Chausses, culottes. — Une ronde vaudoise était fort en vogue au temps du réformateur Viret, qui tonna en chaire contre ces chants obscènes ; elle commençait par ces mots : *Se vo vollhei cutschi avoué mé, faut traire voutré tsaussé*. Les filles de la contrée crurent suffisant, pour lui complaire, de changer un mot et de chanter : *Faut vouarda voutré tsaussé*. (Orbe.)

UTI. — Outil, instrument. — *A mé l'uti*, locution proverbiale, à mon tour.

Une dame charitable avait envoyé par sa fille de chambre un lavement tout préparé à un paysan de son voisinage. Or celui-ci l'ayant rencontrée peu de jours après, la remercia de son remède qui l'avait guéri, et observa que l'étai *bein mó koumoudo à eingola*, qu'il était bien difficile à avaler. La dame, se doutant de quelle manière il l'avait pris, lui dit : *Mâ mon pouro Djan, se te l'avai du preindre pè la gaula, te l'aré bailli dein n'écoualetta* ; si tu avais dû le prendre par la bouche je te l'aurais donné dans une tasse. — *Mâ dama*, reprit le paysan, *creiié ke l'uti lei fasai okie* ; mais, madame, je croyais que l'outil y faisait quelque chose, c'est-à-dire que la vertu du remède provenait en partie de la seringue.